

Le Chat Murr



LE BLOC-NOTES D'UN LECTEUR ENTHOUSIASTE

n° 15 – janvier 2017 ISSN 2431-1979

Rédaction : Dominique Hoizey 60, rue des Moissons 51100 Reims <http://lechatmurr.eklablog.com/>

LE CHAT MURR EN AMÉRIQUE

I'm mad about american literature. *Le Dernier des Mohicans, La Case de l'oncle Tom, Moby Dick, Les Quatre filles du docteur March, Les Aventures de Tom Sawyer, Croc-Blanc, Autant en emporte le vent...* sont autant de titres qui ont comblé le jeune lecteur que je fus. De Fenimore Cooper à Margaret Mitchell en passant par Harriet Beecher Stowe, Hermann Melville, Louisa May Alcott, Mark Twain et Jack London, ils ont fait de moi un « fou » de littérature américaine. Si ma bibliothèque s'est enrichie, au fil des ans, de livres d'écrivains aussi divers que Nathaniel Hawthorne, Edgar Allan Poe, Henry James, Edith Wharton, Ezra Pound, T. S. Eliot, F. Scott Fitzgerald, John Dos Passos, William Faulkner, Ernest Hemingway, Truman Capote, Toni Morrison, Philip Roth, Joyce Carol Oates, Paul Auster, c'est à quelques noms que je m'intéresse dans ces pages, notamment à des poètes, de Walt Whitman à...Bob Dylan.

dh



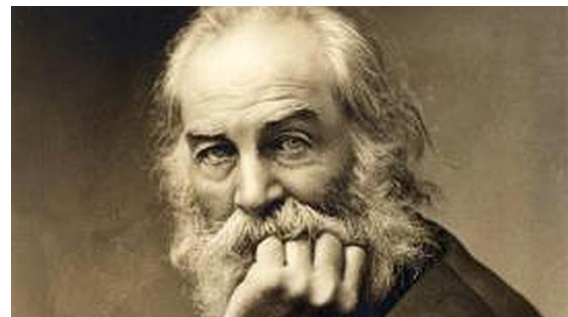
Maison d'Ernest Hemingway à Key West

© Le Chat Murr

De Walt Whitman à...Bob Dylan

Walt Whitman ne se trompait pas en écrivant en 1855 que les États-Unis, « dont les veines sont gorgées de matière poétique (*full of poetical stuff*), ont le plus grand besoin de poètes et engendreront sans aucun doute les plus grands, dont ils feront le plus bel usage¹ ». De fait, Edgar Allan Poe, Emily Dickinson, Ezra Pound, E. E. Cummings, Hart Crane, Allen Ginsberg, Richard Brautigan et bien d'autres noms de la poésie américaine, sans oublier Bob Dylan – au grand dam et à la colère de critiques chagrins, témoignent de « la nature poétique la plus parfaite² » (*the fullest poetical nature*) dont les Américains sont dotés. L'auteur des *Leaves of Grass* (*Feuilles d'herbe*) disait encore en parlant des États-Unis et des Américains que « ce sont moins leurs Présidents que leurs poètes qui seront les arbitres communs³ ».

LIRE LA SUITE PAGE 2



Walt Whitman (1819-1892)

*I hear the sound of the human
voice....a sound I love*

W. Whitman, *Leaves of Grass*

De Walt Whitman à...Bob Dylan

SUITE DE LA PAGE 1

De Walt Whitman, j'aime le poète qu'une belle-de-jour à sa fenêtre « comble davantage que toute la métaphysique des livres⁴ ». J'aime le poète prêtant sa voix à celles « longtemps muettes » des esclaves, des prostituées, des malades, des désespérés, des méprisés⁵. J'aime le poète « camarade de tous ceux qui tendent la main pour inviter à boire et à manger⁶ ». J'aime Walt Whitman, « américain, dur à cuire⁷ » (*an American, one of the rougths*), qui

[a] vu les noces en plein air du trappeur du Far-West...la mariée était une Peau-Rouge,
Son père et ses amis étaient assis en tailleur et fumaient en silence...ils avaient des mocassins aux pieds, et de grandes couvertures épaisses leur tombaient des épaules [...]

Le trappeur se prélassait sur un talus...vêtu presque entièrement de peaux de bêtes...sa barbe et sa chevelure abondantes lui protégeaient le cou, Il avait une main posée sur sa carabine...et de l'autre tenait fermement le poignet de la jeune Peau-Rouge,
Elle avait de longs cils...la tête nue...et ses gros cheveux raides recouvraient son corps voluptueux jusqu'aux pieds.⁸



© Library of Congress



Allen Ginsberg et Bob Dylan en 1975

© Elsa Dorfman

Pour Allen Ginsberg (1926-1997), Walt Whitman était un *father* qu'il interpelle dans un poème fameux, *A supermarket in California* : « Je t'ai vu, Walt Whitman [...]. Flânerons-nous rêvant de l'Amérique perdue de l'amour (*dreaming of the lost America of love*) le long des automobiles bleues aux entrées des garages, rentrant à notre cottage silencieux ? Ah, cher père, barbe-grise, vieux maître-courage solitaire (*lonely old courage*-

teacher)...⁹ ». Si le nom de Walt Whitman n'apparaît qu'une fois dans les *Chronicles* de Bob Dylan à propos du guitariste et chanteur de blues Robert Johnson (1911-1938)¹⁰, la filiation de l'un à l'autre n'échappe pas au lecteur des *lyrics* de l'un des plus importants *songwriters* de notre temps. La parenté avec Allen Ginsberg apparaît encore plus évidente au regard notamment d'une actualité commune. La question nucléaire, abordée sans ménagement par Allen Ginsberg dans un poème comme *America* – « Va te faire foutre (*Go fuck yourself*) avec ta bombe atomique¹¹ », prend chez Bob Dylan en 1963 une dimension apocalyptique avec *A Hard Rain's A-Gonna Fall* :

*And it's a hard, and it's a hard, it's a hard,
and it's a hard,
And it's a hard rain's a-gonna fall.*

Ce nom de Bob Dylan, le « musicien poète » se l'est donné après être tombé « par hasard » sur des poésies de Dylan Thomas (1914-1953)¹². Témoignant dans les *Chronicles* de ses goûts littéraires, il ne cache pas son enthousiasme pour un trio d'écrivains américains composé d'Archibald MacLeish (1892-1982), qui lui demanda de composer des chansons pour une pièce de théâtre, Carl Sandburg (1878-1967), « poète des prairies et de la ville », et Robert Frost (1874-1963), « homme des méditations obscures », voyant en eux « les Yeats, Browning et Shelley du Nouveau Monde¹³ ». Ce ne sont évidemment pas les seules références littéraires de Bob Dylan qui a beaucoup lu, cherchant « les pans d'instruction qu'on ne [lui] avait pas donnés¹⁴. »



New York par Red Grooms

Bob Dylan confie dans les *Chronicles* que d'autres formes d'art lui ont ouvert « les yeux et l'esprit », comme, par exemple les créations de Red Grooms : « J'ai établi un lien entre ses tableaux et beaucoup de mes folksongs. Ils semblaient issus de la même scène. Ce que disaient les paroles, Red l'exprimait en images – les clochards et les flics, toute une agitation cinglée dans un monde claustrophobe – cette vitalité de carnaval.¹⁵ »

Et puis, il y a Rimbaud auquel *A Hard Rain's A-Gonna Fall*, cité plus haut, fait penser. On comprend que sa découverte n'ait pas été « n'importe quoi » pour Bob Dylan¹⁶ ! Évoquant dans les dernières pages de ses *Chronicles* quelques « gars » du Minnesota dont il se sentait alors proche, il donne le nom de Sinclair Lewis (1885-1951), le premier Américain à recevoir le prix Nobel de littérature.¹⁷ Il ne se doutait pas qu'un jour il le recevrait à son tour.

1. Walt Whitman, *Feuilles d'herbe*, édition bilingue, traduction d'Éric Athenot, José Corti, 2008, p. 16-17. 2. *Ibid.*, p. 10-11. 3. *Ibid.*, p. 16-17. 4. *Ibid.*, p. 98-99. 5. *Ibid.*, p. 96-97. 6. *Ibid.*, p. 80-81. 7. *Ibid.*, p. 94-95. 8. *Ibid.*, p. 66-67. 9. Allen Ginsberg, *Howl and other poems*, traduit de l'américain par Robert Cordier et Jean-Jacques Lebel, Christian Bourgois, 2005, p. 34-35. 10. Bob Dylan, *Chroniques*, Folio/Gallimard, 2016, p. 377. 11. Allen Ginsberg, *op. cit.*, p. 50-51. 12. Bob Dylan, *op. cit.*, p. 110. 13. *Ibid.*, p. 147. 14. *Ibid.*, p. 55. 15. *Ibid.*, p. 355. 16. *Ibid.*, p. 379. 17. *Ibid.*, p. 384.

“I will go to the train station in Roche...”

Patti Smith, une Américaine folle de Rimbaud

Patti Smith, poète, peintre, chanteuse, voue à Arthur Rimbaud (comme d'ailleurs à William Blake) un attachement qui frôle l'idolâtrie. Elle raconte dans *Just Kids*, un récit autobiographique, qu'au printemps 1967, esseulée, elle trouvait de la consolation dans Arthur Rimbaud qu'elle avait découvert quelques années plus tôt chez un bouquiniste de Philadelphie : « Son regard hautain sur la couverture des *Illuminations* accrocha le mien. Il était doté d'une intelligence irrévérencieuse qui m'enflamma, et je l'adoptai comme mon compatriote, mon frère et même mon amant secret. Comme je n'avais même pas 99 cents pour acheter le livre, je l'ai fauché.¹ » Elle n'a depuis jamais quitté celui qui devint alors son...« archange ». Elle évoque dans *Auguries of Innocence (Présages d'innocence)* la place que Rimbaud a aussitôt occupé dans sa vie : « J'écrivais, ton portrait au-dessus de ma table de travail, me jurant qu'un jour j'irais sur tes pas, habillée de ma casquette et de mon manteau du moment.² » Elle n'oubliera pas sa promesse. En 1973, Patti Smith se rendra à Charleville-Mézières : « Je suis restée un long moment à contempler la pierre tombale, les mots *Priez pour lui* gravés au-dessus de son nom. Sa tombe était négligée, et j'ai ôté les feuilles mortes et

les gravats qui la jonchaient. J'ai dit une petite prière...³ » Elle reviendra – « J'irai à la gare de Roche, toucher les restes du mur de la ferme où tu as pleuré les larmes d'*Une saison en enfer*...⁴ » – pour lui dire une fois encore : « Me voici, mon frère.⁵ »

Patti Smith lectrice de René Daumal

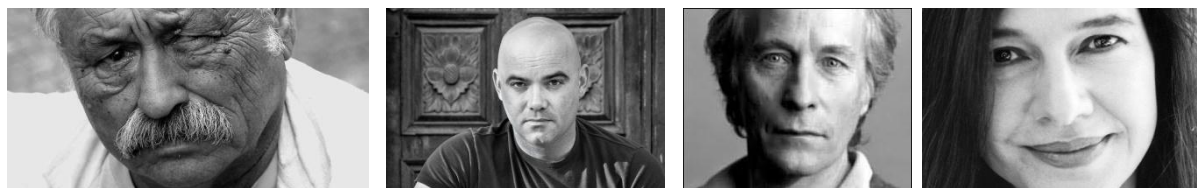
« Il y a les œuvres classiques, monstrueuses et divines telles que *Moby Dick*, *Les Hauts de Hurlevent* ou *Frankenstein ou le Prométhée moderne*. Puis il y a ces textes où l'auteur semble infuser une énergie vitale dans les mots tandis que le lecteur est secoué comme dans une machine à laver, essoré et suspendu pour le séchage.⁶ » Il y aurait donc selon Patti Smith deux sortes de chefs-d'œuvre. Elle se mit donc, raconte-t-elle dans *M Train*, à dresser des listes. « Et pourquoi pas une sous-liste de chefs-d'œuvre digressifs comme *Nuit blanche* de René Daumal ?⁷ » Oui, mais « il n'existe qu'une seule sorte de chefs-d'œuvre : le chef-d'œuvre⁸ ». Et Patti Smith, lectrice de Robert Musil, de Yukio Mishima comme de René Daumal, le sait bien.

1. Patti Smith, *Just Kids*, traduit par Héloïse Esquié, Folio, p. 42. 2. Patti Smith, *Présages d'innocence*, traduit par Jacques Darras, Christian Bourgois, 2007, p. 127. 3. Patti Smith, *Just Kids*, p. 310. 4. Patti Smith, *Présages d'innocence*, p. 129. 5. *Ibid.*, p. 131. 6. Patti Smith, *M Train*, traduit par Nicolas Richard, Gallimard, 2016, p. 103. 7. *Ibid.*, p. 107. 8. *Ibid.*, p. 107.

Une odyssée américaine et...littéraire

📖 Jean-Luc Bertini et Alexandre Thiltges, *Amérique. Des écrivains en liberté*, Albin-Michel, 2016

On the Road. C'est sans surprise qu'Alexandre Thiltges et son compagnon de voyage, le photographe Jean-Luc Bertini, proposent de les suivre sur les routes américaines avec le fameux livre de Jack Kerouac dans la poche. Il me faudra bien, un jour, parler ici de Jack Kerouac dont je n'ai pas encore lu *The Haunted Life* qui traîne sur mon bureau depuis quelques mois, mais pour le moment je rentre harassé – je me suis laissé aller à une lecture boulimique au rythme d'un *road trip* d'un peu plus de 40 000 kilomètres –, mais ravi et comblé d'un voyage littéraire à travers les États-Unis, de l'Arizona au Montana en passant par l'Illinois, l'Iowa, l'Oregon – j'en passe – et la Californie. Que d'espaces, de cités, de populations, traversés, visités, croisés, rencontrés, et superbement photographiés ! Faites le voyage, vous ne le regretterez pas. Et puis il y a d'abord et surtout ces « écrivains en liberté » qui ont tant de choses à nous dire.



De gauche à droite : Jim Harrison, Philipp Meyer, Richard Ford et Louise Erdrich

Jim Harrison, mort le 26 mars 2016, est à la fois le premier et...le dernier des écrivains américains rencontrés par Jean-Luc Bertini et Alexandre Thiltges au cours de leur périple, tout simplement parce que l'auteur de *A Good Day to Die* et des *Legends of the Fall* vivait alternativement selon les saisons en Arizona et au Montana. Eric Miles Williamson, « le *bandito* de l'establishment littéraire américain », Philipp Meyer, l'auteur de *The Son (Le Fils)*, Tim O'Brien, un vétéran de la guerre du Vietnam, Dagoberto Gibb, un mexicain-américain, Donald Ray Pollock, passé de l'usine de pâte à papier à l'écriture, Marilynne Robinson, qui se présente comme « une hédoniste puritaine », Chris Offutt, le « punk-rebel-anar des lettres américaines », Pinckney Benedict, qui par ses livres « révèle la mauvaise conscience de l'Amérique profonde », Richard Ford, Craig Davidson, Tobias Wolf, Craig Johnson...témoignent de la richesse et de la diversité des lettres américaines contemporaines. Et maintenant, qui vais-je lire ? Peut-être Louise Erdrich, « une grande dame », dont l'héritage germano-indien – une mère ojibwé et un père d'origine allemande – me fascine. De Richard Ford, enfin, je retiens que « le monde ne manque absolument pas de bonne littérature. Ce qui lui manque, en revanche, ce sont des lecteurs intéressés ». Disons plutôt des lecteurs... enthousiastes!

Lu dans le *New York Times*

“When a bookshop is a must on the road”

« Parmi toutes les raisons de se rendre à Nashville, on peut être surpris d'apprendre qu'il y a des gens qui viennent juste pour voir une petite librairie indépendante », écrit la romancière Ann Patchett dans un article du *New York Times* (12 décembre 2016) rendant compte de son tour des librairies américaines. Et cette librairie est la sienne ! Au nombre des librairies qu'elle a visitées il y a, bien entendu, celle qu'une autre romancière, Louise Erdrich, a ouverte à Minneapolis. Si vous passez par là...

Ann Patchett dans sa librairie, à Nashville (Tennessee), avec l'un de ses *shop dogs*. © Heidi Ross ⇨

